

Laurent Devèze

*Institut Français de Cracovie*

## „Les Confessions” de J.J. Rousseau et la théorie d’une égologie philosophique

La présente conférence se veut avant tout une proposition de lecture des *Confessions* de J.J. Rousseau.

A en croire Rousseau lui-même, le citoyen de Genève est l’auteur d’un „système” où chaque pièce constitue un élément essentiel du grand oeuvre. La fulgurance de la vision de Vincennes ne pouvait faire oublier l’architectonique de son projet. Il s’agirait donc de lire les *Confessions* dans l’exact état d’esprit du lecteur du *Contrat Social* ou des *Discours*, ou tout du moins d’attendre que le texte nous invite lui-même à une lecture „littéraire” avant de s’y hasarder. Certes, l’analyse des procédés rhétoriques à l’oeuvre chez ce faiseur de discours qu’est Rousseau ne manque pas d’intérêt, pas plus d’ailleurs que le repérage des métaphores filées chez Descartes par exemple, ou l’utilisation privilégiée de certains registres lexicaux chez Kant. C’est d’ailleurs un éminent spécialiste de celui-ci, Ernst Cassirer, qui, le premier, (*Discours sur l’unité de l’oeuvre de J.J. Rousseau*) nous invite à lire **Jean Jacques Rousseau, et par là les Confessions en philosophe.**

Mais, qu’est ce qu’une lecture philosophique? Si la notion même de lecture mériterait plus qu’une conférence, l’on peut, auparavant, espérons-le, en montrer l’efficience, en disant d’une lecture philosophique qu’elle prend le texte au mot. Contrairement au soupçonneux décryptage critique, la philosophie impose au moins en un premier

temps, une lecture plate afin de donner une chance à la pensée de s'y montrer telle qu'elle le souhaite. Ainsi, lorsque Kant, dans la *Critique de la raison pure* parle de révolution copernicienne ne convoque-t-on pas les psychanalystes pour en étudier la mégalomanie, mais essaie-t-on de comprendre en quoi la référence géométrique fait sens au regard du projet kantien. De même, peu de lecteurs se sont aventurés à considérer Descartes comme un psychopathe parce qu'il écrit dans le *Discours de la méthode* qu'il a découvert un procédé infallible pour le guider dans la connaissance.

Il paraît que rien n'est interdit dans l'exercice de la lecture critique, rien excepté justement quant à Rousseau, l'expérience philosophique d'une lecture qui accepte de lire le programme des *Confessions* comme on accepte une hypothèse dont on attend par la suite la démonstration.

Or c'est cette lecture que l'on peut tenter ici exprimant dans „l'ordre de ses raisons” la célèbre annonce des *Confessions*.

Si le titre „Les Confessions de Jean Jacques Rousseau” ont clairement une résonance Augustinienne, l'exergue latin „Dans et sous la peau” nous invite à placer ce texte davantage sous l'emblème de la biologie que de la théologie du Saint Africain. „Dans et sous la peau” délivre en nous l'image de l'écorché qui pour être un corps précis n'en a pas moins la valeur universelle de l'anatomie; l'exemplarité refusée (jamais), la lecture peut commencer non sans saisir le refus de mimesis qui place là encore Jean Jacques Rousseau dans la figure socratique dont il s'est souvent réclamé. En clair, les *Confessions* sont **les premiers essais d'anatomie**, essais que chaque lecteur doit refaire à son tour, s'il veut avoir quelque chance de se connaître lui-même. Plus „égologie” qu'autobiographie l'exercice phénoménologique auquel se livre Jean Jacques Rousseau de se saisir jusque dans ses déterminations les plus secrètes a une portée universelle: „un homme dans toute la vérité de la nature”.

Le sujet connaissant est pourtant particulièrement seul dans son entreprise de découverte, la lecture philosophique lui dégagant seule une chance de postérité.

En effet, le rappel de la différence n'entame en rien la portée d'un texte qui invite au jugement rétrospectif. Particulier, le sujet Rousseau l'est très certainement, mais c'est au nom de ce chemin individuel que se dégage justement l'universalité de la portée de son égologie. Le livre est présenté ensuite comme l'exact contenu de la vision de Dieu sur sa créature: „Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus”.

Rousseau d'emblée place la barre très haut, un hégélien dirait qu'il suppose l'esprit capable de retrouver la vision que l'Absolu lui-même a du particulier.

Par les *Confessions* J.J. Rousseau se dévoilant, tente de retrouver le savoir absolu de Dieu sur l'homme, rien de moins. Là n'est d'ailleurs pas le moindre intérêt de ce texte que de nous inviter à quitter une pure compréhension morale des *Confessions*, pour une intelligence épistémologique de celles-ci. Se confesser c'est se connaître (se dévoiler), tel que Dieu me connaît, tout entier, sans omission aucune.

Certes, l'adéquation n'est pas parfaite et si le *Discours de la méthode* devait nous rendre „comme” maître et possesseur de la nature, les *Confessions*, elles, ne sauraient faire autre chose que de s'approcher de ce savoir divin. Prudence toute cartésienne de celui que C. de Beaumont poursuivra de sa hire ou reconnaissance des limites à la raison; rien en tout cas ne doit nous empêcher de tenter de prendre J.J. Rousseau aux mots de ses propres exigences.

La méthode suivie par le citoyen de Genève mérite tout d'abord quelques éclaircissements.

Tout d'abord le raisonnement hypothético-déductif, tel qu'il le livrait dans les discours généalogiques *Le Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* et *Le Discours sur les sciences et les arts*: „j'ai pu supposer vrai ce que je savais avoir pu l'être”. L'origine, chez Rousseau, est en effet toujours fictive et semblable en cela à l'astronomie moderne (Kant avait vu juste en l'appelant le „Newton du monde moderne”). Il conçoit l'origine comme on fait le point, base à partir de laquelle on mesure les distances dont l'espace brouillé interdirait les mesures. L'état de nature bien sûr est de ceux-là, tout comme les quelques événements que Rousseau présentera dans son texte. Naissance

ou vol de ruban, autant de repères généalogiques dont la réalité ne compte pas à vrai dire, puisqu'ils ne sont jamais là que pour préciser le concept que l'on mesure à cette aulne.

Ainsi, le célèbre épisode des rubans n'offre que peu d'assurance quant à son assignation chronologique. On devrait même se moquer de toute analyse critico-policière qui chercherait à établir ou non la véracité du fait. L'important dans ce cas est d'assigner une origine éventuelle, permettant de comprendre comment l'injustice rencontre l'enfant sorti du bon état de nature. Nous avons tous vécu nos épisodes de rubans volés. Chacune de ces expériences nous appartenant en propre (et à réussir l'expérience pourtant commune), c'est en cela que l'on peut déduire la terrible importance pour le sujet moral de ce premier tête à tête avec l'injustice. Malheur à celui qui oublierait son indignation de ces moments-là.

Se montrer tel que l'on est, bon ou mauvais, est bien le problème majeur des *Confessions*. Le sujet doit prétendre à l'exhaustif et c'est précisément là qu'il y a peut-être savoir divin mais certes pas savoir chrétien.

La confession pour J.J. Rousseau se doit aussi d'être positive car il convient de décrire le sublime. Or précisément il est finalement plus simple et moins gênant de confesser ses fautes que d'avouer ses grandeurs. Décliner les qualités qu'on croit avoir ou les actions qu'on suppose bonnes implique une acuité sur soi tout aussi (et peut être même plus) précise que l'aveu de ses égarements. L'aspect de la méthode rousseauiste présenté là est l'exigence analytique qui tend à l'exhaustivité. La compréhension synthétique est insuffisante pour J.J. Rousseau, il convient de repérer et de présenter un par un tous les éléments d'une compréhension globale. Qu'on ne s'étonne pas alors de la minutie des détails et de la foule d'anecdotes, elles sont là pour éclairer la naissance du sujet-moral. En tant qu'il commet le bien ou le mal. En ce sens Rousseau ouvre à la réflexion éthique des perspectives, peut-être plus importantes encore que les kantien ne le soupçonnaient. Dégager le sujet, toujours sujet moral chez

J.J. Rousseau, c'est toujours le dégager en tant que capable de bien certes (et par là capable de connaître la réponse aux questions: qu'est ce que le juste? qu'est ce que le devoir?), mais aussi en tant qu'il faillit, en tant que capable du mal.

Ici, l'exhaustivité rejoint la réflexion synthétique de la pensée morale rousseauiste; la moralité n'a finalement de sens que dans la possibilité même du mal (on peut se rappeler le mot de Lacan, „Sade c'est l'inconscient de Kant!“...). Cela permet d'ailleurs, si besoin était, de réaffirmer que J.J. Rousseau est le contraire d'un philosophe „idéaliste“, l'homme qui l'intéresse est bien celui-là même qui s'émeut d'une fessée reçue dans l'enfance et qui est capable de rédiger en quelques jours le *Discours sur les sciences et les arts*. Ici la morale rejoint la préoccupation gnoséologique, l'exigence du savoir: „J'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même“.

Il convient de réaliser ici l'extrême ambition des *Confessions* (qui de ce point de vue là sont vraiment très éloignées de l'exigence d'humilité chrétienne). Encore une fois ce savoir du sujet capable de bien et de mal c'est précisément le sujet tel qu'il fut créé par le Créateur c'est-à-dire capable de fauter ou encore libre. (En ce sens, le fait qu'on ait retrouvé dans la bibliothèque de J.J. Rousseau les *Essais de théodicée* de Leibniz, fait vraiment sens).

Enfin la troisième étape, essentielle à la compréhension de l'entreprise des *Confessions*, réside dans cet appel à la pitié „qu'ils écoutent, gémissent, rougissent“, qualité que Rousseau vénère puisqu'elle est la seule à faire encore de nous des „semblables“.

En effet, dans un monde où l'utile a remplacé et l'aide et l'amour („aide-moi“ sont les premières paroles de l'enfant suivant l'*Emile* et „aime-moi“ suivant le *Discours sur l'origine des langues*), seule, la manifestation de quelque pitié prouve notre solidarité ou plutôt manifeste, qu'en nous, il existe encore quelque trace d'humanité!

Le mandarin chinois peut bien mourir puisqu'il est loin mais la douleur de nos voisins de palier a quelque chance de nous émouvoir. C'est cette émotion là qui prouve qu'entre nous et l'autre il existe encore une identité susceptible d'être travaillée, exploitée par la

réflexion morale. Dans les *Confessions*, le lecteur, le 3<sup>ème</sup> terme si l'on veut (entre le narrateur et Dieu...) n'est pas indifférent au texte même. Notre compassion, notre capacité à exercer notre émotion ou mieux parfois notre pitié donne précisément à cet exercice individuel une portée universelle.

C'est un homme qui parle de lui et le fait que sa parole intime nous concerne, et trouve en nous quelque intérêt, est le signe de notre humanité même.

En cela Rousseau serait certainement des nôtres aujourd'hui. L'intérêt autobiographique loin de relever de la pure curiosité ou de quelque voyeurisme, relève au contraire de l'adage latin cher au sujet moral „je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger”. Le fait que le récit des émotions d'une jeune fille du dix-neuvième siècle me trouble encore moi-même, lecteur d'aujourd'hui, me permet justement de sortir du solipsisme. La racine de cette capacité d'émotion, de ce goût pour l'autobiographie est précisément l'universalité de son message. Chaque autobiographie est, au nom de l'intérêt même qu'elle suscite chez un lecteur, une preuve manifeste de l'existence de l'humanité c'est à dire encore de l'altérité. L'autre n'est pas un enfer pour moi puisqu'il peut être dans son intimité même source d'intérêt pour moi; farouchement opposé à des théories comme celle de Hobbes (voire aujourd'hui de Sartre), J.J. Rousseau développe dans l'entreprise même des *Confessions* une véritable quête du sujet, cherchant par l'établissement d'une véritable égologie, une science du sujet dont ce n'est pas le moindre des mérites que de montrer dans un même mouvement et un sujet qui se connaît lui-même et un sujet capable de sortir de lui-même et la rencontre d'une altérité fondée.

La présente conférence ne saurait être qu'une introduction à la lecture minutieuse de ce texte en son entier mais elle trouvera son mérite si l'on comprend qu'en acceptant de lire les *Confessions* comme autre chose qu'une autobiographie l'on en fait un texte philosophique capable de saisir le fondement de tous les autres, de l'entreprise autobiographique elle-même.